

CONCOURS ATS
-SESSION 2015-

ÉPREUVE DE FRANÇAIS

CODE ÉPREUVE : 958

DICTIONNAIRE ET APPAREILS ELECTRONIQUES
INTERDITS

DURÉE DE L'ÉPREUVE : 3H

ENSEA 2015.

EPREUVE D'EXPRESSION.

Si la culture de guerre précède la guerre, elle trouve dans la guerre son aboutissement et son terrain d'action naturel. Et comme il est désormais licite de tuer son semblable, des comportements considérés en temps de paix comme impensables se trouvent, du coup, légitimés. Toute guerre porte donc en elle, à des degrés divers, une certaine « barbarisation » des comportements humains.

Constaté qu'une armée en campagne tue tient de la lapalissade : elle est faite pour cela. Masse indistincte et menaçante, l'ennemi est par définition une cible légitime – *fair game*, disent les Anglais en empruntant une expression tirée de l'art cynégétique. Certes, il existe, et depuis fort longtemps, des lois de la guerre qui prétendent y introduire un peu d'humanité. Même à la guerre, tout n'est pas permis, et nous en dirons un mot ou deux le moment venu. Mais, au-delà de la lettre de la loi, une armée agira avec plus ou moins de brutalité en fonction des codes en vigueur dans les sociétés en guerre, des enjeux du conflit, des relations qui préexistaient entre les belligérants et de celles qu'on entend nouer une fois le conflit terminé. Ainsi, il y eut plus qu'une différence de nuance entre le traitement infligé par la Wehrmacht aux populations d'esclaves de l'Est, celui qu'elle a fait subir aux Français et celui, bien plus amène, réservé aux frères de race nordiques. Il y eut au Danemark, sous occupation allemande, des élections démocratiques...

Pendant des siècles, les lois de la guerre autorisaient des comportements que notre sensibilité réproouve. Il était légitime, ou du moins acceptable, de passer la population d'une ville conquise au fil de l'épée, de piller, de « vivre sur l'habitant », de violer. Lorsque la soldatesque de Louis XIV détruit en août 1695, sans raison stratégique apparente, la ville de Bruxelles, ou met à sac le Palatinat quatre ans plus tard, seuls s'en indignent les adversaires du Roi-Soleil, lesquels n'hésiteront pas à agir de même lorsqu'ils en auront l'occasion.

Qu'est-ce qui a changé depuis ? Pas grand-chose, en fait, si ce n'est la capacité de mobilisation des sociétés et l'ampleur des moyens mis en œuvre. Entre les tapis de bombes qui ont aplati Coventry ou Dresde et les bombardes du duc de Villeroy qui ont détruit la Grand-Place de Bruxelles, il y a une différence de degré, pas de nature.

Considéré sous cet angle et sur la longue durée, ce constat n'a que faire du débat sur la « brutalisation » qui aurait saisi les sociétés européennes pendant la Grande Guerre. Selon George Mosse¹, l'expérience effroyable des tranchées aurait conduit à une « brutalisation du champ politique », permis l'éclosion du totalitarisme nazi et, en modelant durablement les mentalités de millions d'êtres humains, rendu possible la violence sans nom de la Seconde Guerre mondiale. On comprend que l'ampleur de la boucherie et son caractère matriciel – puisque aucun des phénomènes majeurs du siècle n'est compréhensible sans ce cataclysme aux proportions inédites – lui ait conféré l'aura d'un événement fondateur. Et il est probable, quoique difficilement démontrable, qu'une sorte d'accoutumance à la tuerie de masse ait préparé les esprits aux génocides à venir. Mais la guerre totale moderne n'a pas commencé en 1914. Ses principales caractéristiques – capacité de l'État à mobiliser efficacement les ressources humaines et matérielles de la nation, déshumanisation de l'ennemi et déchaînement de la violence contre les populations civiles – sont déjà reconnaissables dans la guerre de Sécession américaine, dans les conflits coloniaux de la fin du XIX^e siècle, dans les guerres balkaniques du début du XX^e. Par ailleurs, si ce que la Seconde Guerre mondiale a d'exceptionnel, notamment la mise à mort industrielle de millions d'êtres humains proclamés racialement inférieurs, eût été impossible sans le contexte de

¹ George Mosse, *De la grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette Littératures, 1999.

la guerre, il ne doit rien à la guerre elle-même, mais plutôt à une idéologie d'État qui trouve dans la guerre les conditions propices à sa mise en pratique.

En fait, la « brutalisation » des rapports sociaux s'explique davantage par les frustrations nées du règlement de Versailles que par l'héritage supposé de la guerre elle-même. Elle est le fruit de la défaite en Allemagne et d'une victoire jugée « mutilée » en Italie, qui empêche effectivement ces pays de « démobiliser » véritablement et y entretiennent, nous l'avons vu, une culture de guerre vivace. Elle est le résultat de la défaite consentie en Russie, couplée à la révolution et à la guerre civile. Elle ne concerne en rien la Grande-Bretagne ni la France, puissances exsangues mais victorieuses, et certainement pas les États-Unis. (...)

Cela dit, il n'est pas de guerre respectueuse de ses propres lois. À tout prendre, l'armée d'une société démocratique se comportera mieux que celle d'un État autoritaire ou totalitaire. À tout prendre, car, comme on le sait, la démocratie n'est pas la garantie absolue d'un comportement civilisé sur le champ de bataille – qu'on songe au comportement des GI au Vietnam ou à celui des paras français en Algérie. La guerre reste une affaire barbare, où tout le monde, soldats et civils, est *fair game*.

Elie Barnavi, *Dix thèses sur la guerre*, Flammarion, 2014, p. 72 – 76.

I) Vous résumerez le texte d'Elie Barnavi en 120 mots (+ ou – 10%)

II) Dissertation

À la lumière des œuvres du programme, vous apprécierez et discuterez cette réflexion : « Toute guerre porte donc en elle, à des degrés divers, une certaine « barbarisation » des comportements humains. »